

Introduction

Que sait-on aujourd'hui des confins orientaux de l'empire parthe ? Où s'arrêtait au juste la domination parthe vers l'est ? Quel impact a eu sur ces régions la recombinaison ethnique des pays dont elles étaient frontalières, en Asie centrale, en Bactriane et au nord-ouest de l'Inde, à la suite du vaste mouvement de migration des peuples des steppes au cours du II^e siècle av. notre ère ? Comment s'exerçait la domination des Arsacides sur ces régions éloignées des centres de pouvoir et où, à l'époque séleucide déjà, s'étaient manifestées d'importantes puissances locales ? Quelle forme a-t-elle prise, et quelles traces a-t-elle laissées ? Comment s'articulait-elle avec les formes locales de pouvoir dont les monnayages attestent l'importance et l'autonomie ? Quelles synthèses culturelles spécifiques a-t-elle permises ? Ce sont autant de questions laissées ouvertes par les recherches les plus récentes, dont ce travail est une tentative d'exploration raisonnée et méthodique.

Le pari qui est fait ici est que l'on peut effectivement restituer une domination des Parthes sur un ensemble de régions que les sources écrites mentionnent dans leur empire, à savoir, sous leur appellation traditionnelle, la Margiane, l'Arie, la Bactriane occidentale, la Drangiane, l'Arachosie, les Paropamisades, et le nord-ouest de l'Inde : jusqu'à présent, l'ambiguïté et la rareté de la documentation, les témoignages de la puissance des pouvoirs régionaux et les manifestations originales et diverses de culture locale en ont fait douter.

Ces régions ont en commun d'avoir été considérées jusqu'à présent comme le théâtre impuissant, au cours du II^e siècle avant notre ère, d'invasions barbares en hordes soupçonnées d'avoir mis fin à ce que les Grecs avaient réussi à imposer de civilisation dans ces territoires situés aux confins de la barbarie. Malgré les récents progrès de la recherche, les Parthes y jouissent encore d'une image proche de celle qu'en avait dressée en son temps G. Rawlinson : « second power » du monde alors connu, ils font figure de rempart contre la barbarie orientale ; c'est à eux que le domaine méditerranéen doit d'être resté préservé de l'arrivée de ces hordes qui ont coûté aux Grecs leur royaume oriental¹. Tout au plus les progrès récents de la recherche ont-ils conduit à modifier un peu les perspectives sur ces semi-barbares qu'étaient les Parthes. On n'en finit pas de tenter d'estimer leur degré de barbarie ou de civilisation à l'aune de leur supposé nomadisme originaire et de la part d'hellénisme –

¹ Rawlinson 1863. L'expression de « Second Power » est de lui (voir p. vi, par exemple).

évaluée de façon douteuse - dans leur culture officielle. Mais on en vient à envisager qu'ils aient pu nouer des relations d'alliance avec les clans scythes dont, après tout, ils étaient issus.

Ce travail voudrait rompre avec ces *a priori* et adopter une perspective nouvelle. Il s'agit ici de se donner les moyens d'observer, quand la documentation le permet, des phénomènes politiques et culturels plus complexes : les invasions y représentent des épisodes ponctuels et limités dans un ensemble de mouvements de migration plus variés, souvent plus diffus ; l'intégration à un même ensemble politique, les interactions culturelles - spécifiques à ces régions frontalières - y donnent lieu à d'intéressants processus d'acculturation et de synthèse².

La situation documentaire de l'empire parthe, et en particulier de ses régions orientales, impose un défi méthodologique spécifique : les textes anciens sont rares, hétérogènes et dispersés, rédigés en chinois, parthe, pehlevi, grec, latin, prakrit, voire encore arménien, syriaque, sanskrit et leur territoire est aujourd'hui morcelé entre l'Iran, le Turkménistan, l'Afghanistan, le Pakistan et l'Inde. C'est essentiellement une histoire politique, qu'il nous est donné de tenter de reconstituer, une histoire de rois, de grands rois, de rois des rois, de fils et neveux de rois, une histoire de peuples, de confédérations, d'empires ; une histoire culturelle aussi, autant que possible, même si c'est souvent la culture des élites à laquelle nos documents nous donnent l'accès le plus aisé. Les rares témoignages qui donnent voix à des individus, simples particuliers, en acquièrent un prix spécial, qu'ils se manifestent par de modestes inscriptions tracées à l'encre sur des bols grossiers, ou par telle brillante épigramme funéraire exhumée depuis peu dans les environs de Kandahar.

On tente ici de contribuer à une recherche en cours : ses avancées et ses reculs dépendent du renouvellement de la documentation, de la reconsidération périodique des corpus anciens et des hypothèses admises, de l'élaboration de perspectives nouvelles. Gageons que, sur la base d'un état de l'art qui ne cesse de s'enrichir, et dont nous allons considérer les récents développements, on peut progresser quelque peu.

² De la même façon, les recherches les plus récentes sur la basse Antiquité romaine tendent à reconsidérer le rôle de l'immigration létique dans le renouvellement ethnique du peuplement de la Gaule à l'époque dite « des grandes migrations » ; pour le cas de la Bretagne, voir par exemple la thèse récente de S. Kerneis, avec la mise au point à portée plus générale de J.-P. Poly dans la préface (Kerneis 1998).